De la lecture à l'écriture en langue étrangère : dédoublements, construction de soi et médiations

Anne GODARD

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, DILTEC EA228

Les travaux de Francine Cicurel sur la littérature en classe de langue abordent celle-ci de manière privilégiée par le biais de la question de la lecture. Partant d'une approche didactique de la lecture, avec des propositions pédagogiques visant à faciliter la lecture du texte littéraire en classe de langue (Cicurel, 1991a, 1991b), celle-ci est passée au fil du temps à une réflexion sur la lecture en elle-même (Cicurel, 2001, 2007, 2011), son apprentissage, ses conditions, ses postures, en intégrant à ses questionnements les travaux des historiens et des sociologues de la lecture et des pratiques culturelles, tels Michel de Certeau (1980), Roger Chartier (1985) ou Bernard Lahire (1998, 2004) et en prenant le parti d'utiliser la littérature non plus comme objet à didactiser, mais comme source de connaissances sur le phénomène de la lecture.

C'est dans une perspective formative qu'elle a, pendant plusieurs années, proposé à ses étudiants de Master de didactique du français et des langues à la Sorbonne Nouvelle – Paris 3 d'explorer avec elle le corpus littéraire à la recherche de scènes de lecture représentées dans la littérature romanesque ou autobiographique. Faisant ainsi de la littérature un usage éthique et anthropologique plutôt qu'esthétique, elle a fait le pari de plonger dans les textes littéraires pour y chercher des témoignages sur ce qui se passe quand on lit, que ce soit en langue maternelle ou en langue étrangère, afin de mettre en évidence non seulement la dimension cognitive, mais les habitudes et les postures de lecture, voire la part sensorielle, imaginaire et émotionnelle de l'expérience de lecture. L'intérêt d'une telle démarche est d'utiliser le ressort même de la littérature, c'est-à-dire la force d'immersion de la narration, pour amener ses étudiants à découvrir de l'intérieur, en s'impliquant, les processus et les postures qu'ils cherchaient ensuite à percevoir et décrire par une auto-observation de leurs propres pratiques.

À notre tour, après des travaux sur la lecture (Godard, 2011) et sur la didactique de la littérature (Godard, 2015), nous nous proposons d'explorer la littérature à la recherche de ce qu'elle peut nous révéler sur l'expérience des langues, en nous déplaçant de la lecture vers l'écriture. Nous nous interrogerons spécifiquement sur les témoignages d'écrivains plurilingues qui réfléchissent sur leur expérience de l'apprentissage du français, sur les raisons du choix de leur langue d'écriture et sur les éventuels allers-retours qu'ils font entre les langues. Il ne s'agit pas pour nous de mettre en lumière les réflexions des écrivains sur leur langue (voir Gauvin, 2004), ni les caractéristiques ou les stratégies littéraires des œuvres de ces écrivains, (voir Porra, 2011), pas plus que d'évoquer les transformations de notre conception de la langue que ces œuvres peuvent nous conduire à adopter (voir Suchet, 2014). Notre objectif est de saisir, à travers quelques figures spécifiques, la manière dont le bilinguisme peut affecter la relation au monde et à soi. Nous gardons en vue l'intérêt que ces témoignages littéraires recèlent pour de futurs enseignants, d'abord pour leur permettre d'entrevoir ce que peuvent être les différentes dimensions de l'expérience plurilingue à laquelle ils seront confrontés en tant que professeurs de français langue étrangère ou seconde. Mais il s'agit aussi de les inviter à s'interroger sur leur propre relation aux langues et à leur apprentissage, en adoptant une attitude réflexive sur leur histoire, sur leur vocation et sur la construction de leur identité linguistique, notamment lorsqu'ils vivent ou envisagent une expatriation étudiante ou professionnelle. Ce faisant, c'est à une dimension de l'expérience des langues qui est généralement peu mise en avant dans la

formation, que nous leur donnons accès, celle qui relie la pratique d'une langue avec la construction de soi.

Afin de mieux faire comprendre ce que nous entendons, nous avons choisi de sélectionner quelques figures directrices qui nous semblent concentrer certains aspects récurrents de ces témoignages autour de l'expérience du plurilinguisme. Tout d'abord, il s'agira de cerner la manière dont les écrivains eux-mêmes se représentent leur identité langagière, partagée entre deux ou plusieurs langues. Ainsi c'est la *figure du double* qui s'impose en premier. Qu'elle soit celle d'une véritable dichotomie rigide ou qu'elle apparaisse plus mouvante, dans l'entre-deux et la métamorphose, cette dualité opère elle-même à plusieurs niveaux : le monde, le soi et le temps. Cette expérience des langues, dans la mesure où elle engage notre rapport au monde, à nous-même et au déroulement de notre vie, appelle aussi des *figures de médiation*, que celles-ci soient bien réelles, telles des figures de parents ou d'enseignants jouant le rôle de passeurs, ou qu'elles soient plus immatérielles, littéraires ou artistiques.

1. Le dédoublement de la réalité

La pluralité des langues est d'abord associée à un dédoublement de la réalité, saisie à travers des mots qui la décrivent différemment. Ainsi le note Andreï Makine dans *Le Testament français* :

> *Enfant, je me confondais avec la matière sonore de la langue de Charlotte [le français]. J'y nageais sans me demander pourquoi ce reflet dans l'herbe, cet éclat coloré, parfumé, vivant, existait tantôt au masculin et avait une identité crissante, fragile, cristalline imposée, semblait-il, par son nom de* tsvetok*, tantôt s'enveloppait d'une aura veloutée, feutrée et féminine – devenant « une fleur »* (1995 : 243).

Les sonorités des mots, ainsi que leur genre, matérialisent une réalité si différente qu'il semble que le monde en soit perçu sous des formes et des sensations elles-mêmes diverses.

Mais loin de la sorte d'émerveillement qui ressort de ces associations différentes que provoque la matière sonore, c'est à une sorte de « schizophrénie » que se réfère Claude Esteban pour décrire le trouble causé par l'existence de deux mots pour désigner une même chose dans son esprit d'enfant. Celui-ci se rappelle, dans *Le Partage des mots*, le déchirement intérieur entre le français et l'espagnol, ses deux langues familiales, lorsqu'il a découvert que deux mots non pas seulement différents, mais divergents désignaient une même réalité : « Que *papilla* et *bouillie* s'identifient à la même réalité de nourriture, c'était pour moi un état de fait auquel il fallait bien que je me résigne, mais qui n'en demeurait pas moins inexplicable » (1990 : 106). Sa « surprise devant l'inadéquation de tel ou tel signe verbal, toujours pluriel dans [s]on esprit, à rendre compte d'un objet unique » (*ibid*.) le conduit à vivre ce « partage linguistique » comme une inadéquation permanente du langage et d'une réalité qui change d'être en même temps qu'elle est nommée. Ainsi, ce dédoublement ne se limite pas à la réalité, il renvoie à « deux modes d'être » qui ne peuvent s'unir.

L'expérience de Claude Esteban le conduit à contester la vision des langues seulement comme « un processus de communication et d'échange » (*ibid*. : 108). En effet, ce n'est pas la réalité, mais la manière dont on s'y relie par le langage qui se trouve bouleversée, de sorte que le dédoublement est intériorisé, et conduit l'auteur à vivre comme coupé entre deux « territoires mentaux qui s'excluent » (*ibid* : 108). De manière significative, c'est à travers l'expérience

tardive de la traduction littéraire que l'auteur a réussi à établir des passages entre ces deux « territoires mentaux » qu'il avait vécus dans l'enfance comme inconciliables. L'exploration intérieure que la traduction engage entre les deux langues initie également sur un plan mental un processus d'intégration, qui n'est pas possible par le seul usage courant de deux langues entre lesquelles il se sent partagé.

2. L'identité dédoublée

Partant d'une expérience différente du bilinguisme, Julien Green en vient lui aussi à rendre compte d'une expérience de dédoublement intérieur, vécu au moment du changement de langue. Écrivain de famille américaine, mais élevé en France, Julien Green retrace son expérience dans un essai écrit en 1942 et publié dans *Le Langage et son double* en 1985. L'expérience qu'il fait se situe aux États-Unis, alors qu'il s'y est réfugié pendant la Seconde Guerre mondiale, âgé de quarante ans. Il découvre dans un premier temps que, résidant aux États-Unis et s'adressant à des lecteurs américains, il n'y a pas grand sens à écrire en français le texte autobiographique qu'il a commencé. Après une dizaine de pages, il se résout donc à passer à l'anglais, pensant d'abord se traduire lui-même pour composer ces *Memories of Happy Days*. À cette occasion, il fait une autre découverte, qui le laisse perplexe :

> *Là, l'inattendu arriva. Sachant très bien ce que je voulais dire, je commençai mon livre, écrivis une page et demie, mais, en me relisant, je m'aperçus que j'écrivais un autre livre, un livre d'un ton si complètement différent du texte français que tout l'éclairage du sujet était transformé. En anglais, j'étais devenu* quelqu'un d'autre*. Je continuai. De nouveaux trains de pensées démarrèrent dans mon esprit, de nouveaux convois d'idées se formèrent. La ressemblance entre ce que j'écrivais maintenant en anglais et ce que j'avais écrit en français était si petite qu'on aurait pu douter que ce fût du même auteur* (1985 : 196).

L'auteur ne propose aucune explication pour ce phénomène, dont il ne considère pas qu'il lui a mieux permis de « comprendre la relation entre la pensée et le langage » (*ibid*.), mais il assiste à son propre dédoublement, comme s'il était un autre, mystérieux et opaque à lui-même. Ce qui est intéressant dans ce témoignage, c'est qu'il rattache cette expérience du double à celle de l'écriture, comme s'il ne l'avait pas faite avant. Pourtant l'auteur avait certainement en arrivant aux États-Unis expérimenté le changement de langue de communication, mais de même que dans son enfance il ne semblait pas troublé par le fait de parler anglais à la maison avec ses parents et français à l'école et dans l'environnement social, il semble n'avoir pas ressenti de dualité à son arrivée aux États-Unis lorsqu'il s'est contenté d'utiliser l'anglais pour communiquer. C'est au moment de l'écriture que le changement de langue implique un changement de personnalité. Ainsi c'est l'écriture qui fait surgir la divergence de direction prise par les « trains de pensées » et les « convois d'idées » du scripteur en anglais par rapport au français.

Ce qui est intéressant, dans une perspective didactique, c'est de remarquer que l'identité n'apparaît *autre* qu'à travers un usage « esthétique et poétique de la langue » (pour reprendre les termes employés dans le *Cadre européen commun de référence pour les langues*, Conseil de l'Europe, 2001 : 47), ce qui nous conduirait, en jouant un peu sur les mots, à considérer l'écriture dans sa dimension *poétique* au sens étymologique, comme une pratique transformatrice, qui touche au plus intime de soi. Voilà peut-être de quoi remettre au centre des

préoccupations des didacticiens qui s'intéressent aux questions d'intégration, l'écriture personnelle en ce qu'elle permet d'atteindre à la manière dont la langue et l'identité se trouvent intriquées profondément en chaque individu, ce que l'écriture fonctionnelle, pas plus que la considération de la langue comme un seul outil de communication, ne peuvent permettre de saisir. L'écriture autobiographique, en particulier, apparaît comme une « technique de soi », un des « modes de subjectivation » – pour reprendre ici des termes proposés par Michel Foucault dans *Le Souci de soi*, tome 3 de son *Histoire de la sexualité* (1984) –, technique, donc, ou mode de subjectivation qui permet à un individu de se connaître et se construire. Or, si l'écriture nous construit et nous révèle à nous-même, le choix de la langue dans lequel nous entamons cette entreprise ne peut être indifférent. Un autre exemple littéraire nous permettra d'entrer plus avant dans les liens qui unissent les langues et l'identité dans la construction biographique au fil du temps.

3. Vies successives

Pour Vassilis Alexakis, dont l'œuvre littéraire est écrite en français et en grec, le dédoublement n'est pas statique, mais se fait chronologique, les mots renvoyant à des tranches de vie, desquels ils sont indissociables, et chacun, dans sa langue, suscite par conséquent des souvenirs différents. Ainsi note-t-il, dans *Les Mots étrangers* : « Formulé en français, le mot « marteau » me rappelle le coffre-lit que j'avais construit tout seul, par souci d'économie, lors de mon installation à Paris. Dit en grec (*sphyri*), le même terme me fait plutôt songer à mon père qui aimait bricoler » (Alexakis, 2002 : 53). Le second mot donné en exemple pour évoquer des souvenirs différents en grec et en français est associé non à son père, cette fois, mais à sa mère :

> *Le mot « oignon », reçoit lui aussi un éclairage bien différent de chaque langue. Dans sa version grecque (*crommydi*) il me renvoie à ma mère, que je voyais souvent en train de faire rissoler des oignons dans la poêle, tandis que sous son étiquette française il me restitue la bienveillante physionomie de la patronne du magasin de fruits et légumes de la rue de Lourmel où je fais mes courses* (*ibid.* : 54).

C'est l'ensemble du contexte que suscite le mot, comme la madeleine de Marcel Proust fait sortir de sa tasse de thé toutes les fleurs de son jardin, le village de Combray, ses habitants et la campagne alentour (1987 : 145), le *marteau* ou les *oignons* français de Vassilis Alexakis restituent des aspects très précis de l'existence, qui restent présents dans un coin de la mémoire : le coffre-lit qu'il a lui-même bricolé ou la « bienveillante physionomie » de marchande et la rue de Paris où il a ses habitudes. Ainsi, lorsque l'auteur dit que le grec évoque les souvenirs d'enfance, le français ceux de l'âge adulte, ce n'est pas une figure de style, mais véritablement comme si l'expérience était enserrée dans chaque mot qui ne peut être dissocié de son contexte spatial et temporel, au point que l'expérience du temps lui-même apparaît comme changée par le changement de langue, et l'apprentissage d'une nouvelle langue lui apporte comme le début d'une nouvelle vie : « ma langue maternelle connaît mon âge. Le français me rajeunit de vingt-quatre ans » (*ibid.* : 54).

L'apprentissage et l'usage des langues, lorsqu'ils sont échelonnés dans le temps, deviennent indissociables de l'évolution de l'individu, qui se trouve rattaché par les mots eux-mêmes aux fragments d'une réalité passée, mais qui semble comme logée en eux, et dont ils sont les réceptacles, comme chez Marcel Proust, les sensations sont les réceptacles d'expériences oubliées, que leur réitération permet de retrouver. Inversement, on peut postuler que le

changement de langue, lorsqu'il implique l'oubli de la langue antérieure, peut constituer une forme d'amnésie, la perte d'un passé auquel on n'a plus accès de manière pleine.

4. Médiations vers la construction de soi

Ainsi l'écrit Akira Mizubayashi, écrivain et traducteur japonais, en tête d'*Une langue venue d'ailleurs*, livre-hommage à la langue française, où il raconte l'origine de sa passion pour le français et les étapes de son apprentissage : « Je me considérerai comme mort quand je serai mort en français. Car je n'existerai plus alors en tant que ce que j'ai voulu être, par ma souveraine décision d'épouser la langue française » (préface, 2011 :9).

Dès cet exergue, on comprend que le choix d'apprendre une nouvelle langue constitue le centre d'une véritable « sculpture de soi » dont on peut chercher à comprendre la généalogie. Akira Mizubayashi apprend le français à dix-neuf ans, au Japon, une langue « entièrement ignorée », choisie à l'université dans les décombres d'un mai 68 japonais où les discours militants stéréotypés ne laissent, selon lui que « des mots dévitalisés, des phrases creuses, des paroles désubstantialisées » qui « [*flottent*] sans attache autour de [lui] comme des méduses en pullulement » (2011 : 24). Ces mots flottants, « qui ne s'enracinaient pas », sont à ses yeux « inadéquats, décollés ». Pour lui « l'écart entre les mots et les choses était évident » (*ibid*.). Le repli sur soi semble au jeune homme le seul refuge possible, et le français lui apparaît comme un moyen « d'évasion » (*ibid*. : 25). Parallèlement, c'est la littérature – française et russe, découverte en traduction – qui lui « paraissait relever d'un autre ordre de parole. Elle tendait vers… le *silence*. Une autre langue était là, celle qui se détachait de la fonction répétitive, monétarisée du discours social, usé à force de circuler » (*ibid*. : 27). Le déclic vient d'un texte d'un philosophe japonais, Arimasa Mori, qui associe la parole authentique et l'expérience : « *les mots qui proviennent d'une authentique et profonde expérience sont pourvus d'une charge singulière* […] *les mots qui n'en émanent pas sont futiles […]* », l'expérience étant définie comme « *l'histoire de la conscience qui cherche à résister aux obstacles surgis lorsqu'une chose s'impose à elle* » (*ibid*. : 28). Or, Arimasa Mori était lui-même non seulement francisant, mais était installé en France où il était professeur à l'INALCO. Ce modèle, ou plutôt cet exemple d'une existence choisie, indique au jeune Akira Mizubayashi le chemin de ce son « évasion ».

L'autre figure de médiation vers le français est celle du père de l'auteur, qui n'était pas francisant lui-même, mais qui lui offre son premier appareil enregistreur : « un énorme Sony, qui pesait au moins dix kilos et dont le prix représentait quelque chose comme un quart du salaire de mon père ». Fuyant alors ce qu'il appelle aussi ses « *maux de langue* » (*ibid*. : 59, Akira Mizubayashi apprend le français par l'oreille, en écoutant à la radio des leçons et des dialogues enregistrés. Sa passion pour le français et celle qu'il a pour la musique s'associent dans la découverte de la musique de Mozart, dont *Les Noces de Figaro* adaptent une pièce de théâtre de Beaumarchais, c'est ensuite tout naturellement qu'il se consacrera au XVIIIe siècle français dont il deviendra un spécialiste. Le père de l'auteur, lui-même amateur de musique, encourage son fils, comme il avait encouragé son autre fils à pratiquer le violon. Le parallèle entre les deux types d'apprentissage est récurrent, Akira Mizubayashi s'adonne au français comme à la pratique d'un instrument de musique, et c'est dans des termes similaires qu'il décrit sa maîtrise du français : une perfection qui vient d'un entraînement régulier, d'exercices et de gammes : « maîtriser le français, c'est *en jouer*, comme jouer du violon ou du piano » (*ibid*. : 155). Par cette comparaison, il nous indique également quelle identité il s'est construite en français : celle d'un professionnel passionnément épris de son art, ou celle d'un grand

interprète, dont la personnalité est moins importante que la maîtrise et l'amour qu'il a de son instrument. Le choix de cette nouvelle langue est ainsi une vocation, au sens fort, un appel à une vie qui échappe aux déterminismes qui étaient les siens. Pourtant l'auteur ne renie ni sa langue japonaise, qui lui est transmise par sa famille, ni son pays, où après plusieurs séjours en France, il revient s'installer avec son épouse française, et où il enseigne la littérature française du XVIIIe siècle. Le français, étant sa langue familiale comme sa langue de travail, forme ainsi comme une « bulle » autour de lui. Il en parle également comme d'une ascèse et d'une discipline à laquelle il se soumet volontairement afin d'accéder à quelque chose qu'il vise pour lui-même : « ce que j'ai voulu être » écrivait-il en exergue.

On peut être frappé à la lecture de ce témoignage par la force des termes employés, qui évoquent plus une conversion que l'apprentissage d'une langue tel que, souvent, on l'imagine, en particulier dans un cadre scolaire où il s'agit d'une « matière » comme une autre. L'association, pour l'auteur, de la langue avec la littérature et la musique, en fait non un banal « outil », mais un instrument de musique, qu'il s'agit de perfectionner, comme Marcel Proust, encore lui, l'écrivait dans une lettre à Madame Straus en 1908 : « Chaque écrivain est obligé de se faire sa langue, comme chaque violoniste est obligé de se faire son "son" » (1981 : 277). L'usage de la langue, comme l'écriture, dans le témoignage de Julien Green, est créateur de soi, en ce qu'il s'enracine dans une *expérience* – telle que l'évoque et la définit Arimasa Mori, dont le texte a tant frappé Akira Mizubayashi.

En tant qu'enseignants de langue, nous ne pouvons qu'être sensibles à cette exigence de restituer le lien profond entre la pratique de la langue et l'expérience, dans sa dimension existentielle, unique, par laquelle nous nous construisons.

Bibliographie

Alexakis V. (2002). *Les Mots étrangers*. Paris : Stock.

Certeau M. de (1980). « Lire, un braconnage », *L'invention du quotidien*, t. 1 *Arts de faire*. Paris : UGE 10/18.

Chartier R. (dir). (1985). *Pratiques de la lecture*. Marseille : Rivages (rééd. 1993, Paris : Payot).

Cicurel F. (1991a). « La lecture littéraire. Propositions pour une approche interactive ». *Les Cahiers de l'ADISFLE* n°3 : « Les Enseignements de la littérature », Actes des 7e rencontres de janvier. pp. 12-18.

Cicurel F. (1991b). *Lectures interactives en langue étrangère*. Paris : Hachette FLE.

Cicurel F. (2001). « Pratiques de lecture et enseignement ». In *Mondialisation et humanisme,* Actes du congrès SEDIFRALE XII, Rio-de- Janeiro [consultation *preprint* par courtoisie de l'auteure].

Cicurel F. (2007). « Postures et médiations pédagogiques pour la lecture littéraire ». *Études de Lettres* n° 4, « Lectures littéraires et appropriation des langues étrangères », Bemporad C. & Jeanneret T. (dir.), Lausanne : Faculté des lettres de l'université de Lausanne. pp. 155-174.

Cicurel F. (2011). « Postures et lectures littéraires : la construction d'une action didactique ». In Godard A., Havard A.-M. et Rollinat-Levasseur E.-M. (dir.), *L'Expérience de lecture et ses médiations – Réflexions pour une didactique*. Paris : Riveneuve, coll. « Actes académiques ». pp. 61-84.

Conseil de l'Europe. (2001). *Cadre européen commun de référence pour les langues – Apprendre, enseigner, évaluer*. Strasbourg : Division des politiques linguistiques.

Esteban C. (1990). *Le Partage des mots*. Paris : Gallimard.

Foucault M. (1984). *Histoire de la sexualité,* vol. 3 : *Le souci de soi*. Paris : Gallimard.

Gauvin L. (2004). *La Fabrique de la langue – De François Rabelais à Réjean Ducharme*. Paris : Le Seuil, coll. « Points ».

Godard A. (dir.) (2015). *L'Enseignement de la littérature en FLE*. Paris : Didier, coll. « Langues & didactique ».

Godard A., Havard A.-M. et Rollinat-Levasseur E.-M. (dir.) (2011). *L'Expérience de lecture et ses médiations – Réflexions pour une didactique*. Paris : Riveneuve, coll. « Actes académiques ».

Green J. (1985). *Le Langage et son double.* Paris : Fayard (rééd. 2004).

Lahire, B. (1998). *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris : Nathan.

Lahire, B. (2004). *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, : La Découverte.

Makine A. (1995). *Le Testament français*. Paris : Mercure de France.

Mizubayashi A. (2011). *Une Langue venue d'ailleurs*. Paris : Gallimard.

Porra V. (2011). *Langue française-langue d'adoption – Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes*. Hildesheim : Olms Verlag.

Proust M. (1981). *Correspondance*, Kolb Ph. (éd.), t. VIII. Paris : Plon.

Proust M. (1987). *Du côté de chez Swann* (1913). Paris : GF Flammarion.

Suchet M. (2014). *L'Imaginaire hétérolingue – Ce que nous apprennent les textes écrits à la croisée des langues*. Paris : Classiques Garnier.